

Nous ferons probablement ce voyage si les circonstances nous le permettent. Au cas où nous vous déciderions de prendre part à cette excursion qui nous serait d'une grande utilité, la *Gazette des Campagnes* ne paraîtra pas la semaine prochaine, mais nous publierons un numéro double la semaine suivante.

*Ne travaillez pas le dimanche.*—Les violateurs de la loi du dimanche apportent à leur péché un aveuglement inouï. Tous les jours sont à Dieu, nos obligations envers lui sont aussi grandes un jour de semaine qu'un dimanche. S'il nous a commandé d'observer un jour pour l'honneur plus spécialement, n'est-il pas évident qu'il l'a fait pour notre propre avantage spirituel et temporel. Sans repos l'âme et le corps fatigués tomberaient bientôt dans un engourdissement fatal. Mais l'homme abuse de tout, il tourne contre Dieu tout ce qui sort des mains de sa bonté divine.

L'Histoire nous fournit de terribles exemples de châtements exorcés par la colère divine contre ceux qui n'observent pas ce commandement. Rien n'irrite le Seigneur comme la profanation de son saint jour. Des nations entières ont été affligées, des familles ont été maudites; d'un autre côté il est une vérité si grande et si bien connue qu'elle est passée à l'état de proverbe : *Le travail du dimanche n'a jamais enrichi personne.* Lisons pour notre édification quelques-uns de ces traits et apprenons à ne jamais violer le dimanche soit par un travail défendu, soit par des jeux, des pique-nique, des parties de pêche et de chasse, des excursions d'où on a entièrement banni le souvenir de Dieu, et qui sont déjà ou dégènerent bientôt en débauches.

— Les enfants d'Israel étant dans le désert, un jeune homme fut trouvé ramassant du bois le jour du sabbat. Moïse, à qui il fut amené, le fit mettre en prison. Le Seigneur consulta sur le châtement qui devait être infligé au coupable, répondit : Que cet homme soit puni de mort, et que tout le peuple le lapide hors du camp. En effet, il fut mis à mort selon que le Seigneur l'avait commandé.

*Cette défense n'est-elle pas aussi utile à notre corps qu'à notre âme ?*

Oui, cette défense, qui nous oblige à un repos régulier, répare, entretient les forces corporelles, conserve et prolonge notre vie.—L'homme n'est pas de fer; si robuste qu'on le suppose, le travail use bientôt ses forces; et, si ce travail est prolongé outre mesure, la vie dépérit insensiblement, comme une fleur desséchée par les ardeurs du soleil. Entrez dans ces usines où les ouvriers ne connaissent ni fêtes ni dimanches : qu'y voyez-vous ? des figures hâves, des corps étioles, des âmes épuisées qui abrègent les jours, et se tuent de la plus sottise manière du monde.

— Il y avait dans une ville deux hommes du même métier. L'un, quoique chargé de famille, faisait parfaitement ses affaires, tout en sanctifiant scrupuleusement les jours de dimanche et de fête. L'autre n'avait point d'enfants, travaillait nuit et jour, sans excepter les dimanches et pouvait à peine vivre. Profondément frappé de ce contraste, il alla trouver son compagnon et lui dit : Comment fais-tu ? Je travaille continuellement, je m'épuise, et je ne puis parvenir à vivre.—Demain, lui répondit l'ouvrier chrétien, je te montrerai la maison de l'ami qui pourvoit à tous nos besoins, et qui pourvoira également aux tiens, si tu le veux. Le lendemain, dimanche, effectivement il alla prendre son compagnon, et le conduisit à l'église. Il continua ainsi trois dimanches de suite; après quoi l'ouvrier lui dit :

« Maintenant, mon ami, je sais ton secret, et je connais le chemin qui conduit à une honnête aisance; sois tranquille, je ne veux t'oublier de sitôt. » En effet, à dater de ce jour, il se corrigea, cessa de travailler le dimanche, et réussit heureusement dans toutes ses affaires.

— Les journaux ont raconté dans ses détails l'horrible catastrophe qui s'est produite, le dimanche 25 octobre, aux carrières de Chancelade au diocèse de Périgueux. Vers les trois heures du soir une détonation terrible se faisait entendre. Un épais nuage de poussière couvrait la vallée où coule la Beau-

ronne; en même temps, la montagne dominant les carrières s'affaissa sur une longueur d'environ 500 mètres renversant les maisons d'un village situé directement au-dessus des galeries et démolissant les constructions placées à l'entrée de l'exploitation.

Cinq ouvriers qui travaillaient à leurs chantiers, à trois ou quatre mètres de profondeur, étaient en même temps bloqués dans les galeries souterraines et comme murées par l'éboulement.

« Cette carrière, écrit un correspondant de la *Croix*, était le foyer du travail du dimanche dans le pays. Et c'est le dimanche que le malheur s'est produit. Heureusement, presque tous les ouvriers étaient sortis dans l'après-midi. Il n'en restait plus que six à trois heures. L'un d'eux proposa à ses camarades de s'en aller, ils refusèrent, et une demi-heure après ils étaient ensevelis. »

— C'était dans le courant de l'année 1844. Le Czar de toutes les Russies, Nicolas Ier, visitait Londres. Le peuple anglais était fier d'une telle visite : il ne ménageait point les témoignages d'honneur au puissant monarque.

Parmi les établissements qu'il se proposait de voir, l'empereur n'avait garde d'oublier la grande fonderie de James Nasmyth, où se faisait alors l'essai de nouveaux canons, sous la direction de l'ingénieur Withworth.

Un dimanche matin, un aide de camp du czar se présente à l'habitation de Nasmyth. Celui-ci l'accueille gracieusement et lui demande quel est son désir. L'officier russe lui répond : « Sa Majesté désire visiter, aujourd'hui même, votre magnifique usine. »

Nasmyth s'incline et dit : « La visite d'un si grand empereur m'honore beaucoup. Mais, comme il est aujourd'hui dimanche, on ne pourra point offrir à Sa Majesté l'intéressant spectacle du travail et du mouvement de l'usine. »

L'aide de camp sourit à cette réponse et reprend : « Mais pour vous, Monsieur, ne vous est-il pas facile de faire mettre en action les machines pour une heure ou deux ? donnez vos ordres, et vous verrez que la reconnaissance de mon souverain ne vous fera pas défaut. »

« Monsieur, répondit Nasmyth, la grâce de mon Dieu m'est plus chère que la faveur de mon empereur. D'ailleurs si j'étais oublieux de mon devoir au point de commander le travail à mes ouvriers, ils ne m'obéiraient pas : ils sont les premiers à respecter la loi du dimanche. »

Le courtisan, étonné de ce franc et noble langage, regardait un peu ébahi, ce personnage qui ne paraissait avoir nul souci de plaire au potentat de toutes les Russies : « Est-ce que vous ne travailleriez pas pour votre reine, un dimanche ?—La reine, Monsieur, n'aura jamais l'idée de me faire une telle demande. »

Et l'empereur Nicolas dut renoncer à honorer de sa visite un des plus grands établissements industriels de l'Angleterre.

— On écrit du Poitou à la *Semaine religieuse* de Limoges :

« Le dimanche 31 août dernier, un accident affreux jetait la consternation dans la paroisse de N..... (vendée), en lui rappelant que ce n'est pas toujours impunément qu'on viole la grande loi de la sanctification du jour consacré au Seigneur, et que si, parfois, sa justice semble sommeiller ou suspendre son cours, elle n'en éclate que plus terrible quand son heure a sonné. »

« Ce jour-là, le fermier d'une métairie voisine d'un bourg faisait battre son grain à l'aide d'une machine. D'après son calcul, il devait avoir double profit. »

« Le fermier de N..... allait reconnaître lui-même combien sont faux les calculs humains qui ne tiennent aucun compte des commandements de Dieu. »

« Les avertissements ne lui avaient pourtant pas manqué : *Ne travaille pas le dimanche, mon pauvre homme, lui avait dit sa femme, il nous arriverait malheur.*—*Bah!* répondait le mari, *j'ai travaillé d'autres fois, il ne m'est rien arrivé.* Dans son aveuglement, il oubliait la mort récente de son unique garçon. »

« On battait depuis une demi-heure à peine, quand tout à coup la jeune fille du fermier âgée de quinze ans, qui passait les gerbes, glisse, tombe, et l'une de ses jambes s'engage dans les rouages de la machine, où elle est entraînée et aussitôt broyée. »

« Lorsqu'on retira l'infortunée victime, elle était dans un état impossible à décrire. *Jamais, disait un médecin âgé, appelé en toute hâte, jamais je n'ai vu plus horrible spectacle.* »

« Nous n'essayerons pas de dépeindre la douleur des malheureux parents : la mère folle; le père criant : *C'est moi qui ai*